Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

Jocelyn Barnard ne s'émut pas outre mesure.

—Ainsi donc, poursuivit-il, je vous ai trompée?

—Indignement.

—Vous plairait-il de me dire en quoi faisant?

—Eh! vous le savez bien!

—Si je le savais, ma douce petite Marion, je ne vous le demanderais pas.

—Vous êtes si faux, les hommes!

—Merci. Vous a-t-on dit qu'on m'avait surpris en train de faire la cour à une autre jeune fille?

—Ah! bien! éclate Marion Fernyhough, il ne manquerait plus que cela.

—Ah! tant mieux! C'est donc moins grave?

—C'est tout aussi grave, mais ce n'est pas cela.

—Qu'est-ce donc?

—C'est que vous m'avez raconté que vous êtes orphelin, que vous m'avez fait regretter vos parents avec vous et qu'ils vivent encore.

—Mes parents vivent encore!

—Oui. Et ils ne veulent pas que vous m'épousiez. Et ce sont des gens très riches, qui veulent vous faire faire un grand mariage, puisqu'ils me font offrir mille livres si je consens à rompre avec vous.

Jocelyn Barnard était devenu songeur.

—Et, ma petite Marion, pouvez-vous me dire d'où vous tenez tous ces jolis rienseignements?

—D'un homme.

—Bien. Mais encore, quel homme?

Silence de Marion.

—Je vous assure, ma chérie, que vous avez le plus grand tort de ne pas me dire ce que c'est que cet homme. Et j'ajoute que vous le regretterez bientôt.

Marion Fernyhough fut impressionnée, sans doute, par le ton ferme et froid qu'avait pris son amoureux.

—C'est un homme qui m'a parlé tout à l'heure, dit-elle, et que je ne connais pas.

—Et c'est sur un pareil témoignage, sur celui d'un inconnu qui calomnie et disparaît, que vous m'accusez de vous tromper?

Marion sanglotait.

—Je n'ai pas voulu l'écouter, d'abord.

—Mais vous l'avez écouté ensuite. Eh bien! je vous répète, et je vous donne en plus ma parole d'honneur, que non seulement je n'ai pas de parents riches, mais encore que je n'ai plus de parents du tout. Voulez-vous me dire qui vous croirez, de l'inconnu ou de moi?

La jeune fille ne répondit pas tout de suite. L'espion de Tangye avait été si habile et si persuasif que l'impression de son discours ne pouvait être ainsi effacée en quelques secondes.

Jocelyn Barnard sentit une étreinte au cœur. Il s'arrêta, dégagea doucement son bras, salua et dit gravement:

—Adieu, mademoiselle.

—Ah! mais non! protesta Marion, je ne veux pas que vous partiez ainsi.

—Du moment, mademoiselle, qu'entre l'affirmation d'un inconnu et la mienne vous pouvez hésiter seulement, je n'ai qu'une chose à faire, c'est de me retirer. Je ne saurais pas vivre avec une femme qui manque à ce point de confiance en moi.

Cette querelle d'amoureux se termina comme elle devait normalement se terminer. Marion jura qu'à l'avenir elle croirait tout ce qu'on voudrait. Barnard profita de ce qu'il avait le beau rôle pour moraliser un peu trop longtemps! Quelques larmes coulèrent encore et des baisers convaincus servirent de point final.

Puis, Barnard, qui avait obtenu la victoire, obtint encore quelques renseignements sur l'individu qui arrêtait dans la rue les jeunes filles, et qui lui connaissait des parents très riches. Il eut même communication du bout de papier resté entre les mains de Marion.

—M. Jones, 12, Hampton Court Road. Très bien, dit-il avec son flegme habituel. J'ai dans l'idée que je vais aller rendre une petite visite à ce M. Jones. Quelle heure est-il?

—Oh! prenez bien garde, gémissait déjà Marion.

—A quoi? Parait-il si dangereux?

—Non, mais...

—Et dites-moi, à quoi ressemble-t-il, cet ami particulier de ma famille?

—Il est grand, maigre et laid.

—Moustache, barbe?

—Non. Tout rasé.

—Cheveux?

—Peu.

—Au revoir, ma chérie. Je le rattraperai peut-être avant qu'il n'arrive chez lui.

—Attendez. Il avait des lunettes bleues et une sorte d'ulster très râpé.

—C'est parfait. Pas un mot à la maison. Je secouerai peut-être M. Jones, mais je lui suis reconnaissant de nous avoir montré combien nous tenons l'un à l'autre.

L'étudiant en médecine partit à longues enjambées. Au numéro 12 de Hampton Court Road, il trouva une sorte de petite boutique de papeterie sombre, avec une pancarte à la devanture:

"Ici on reçoit les lettres"
"Un penny par lettre."

Et tandis qu'il inspectait le local, l'individu décrit (assez exactement, ma foi,) par miss Fernyhough, s'approcha et entra. Grand, maigre, râpé, lunettes bleues, visage glabre, tout y était.

C'était bien Mathieu Bartle, en effet. Il ne traversa pas la boutique pour entrer dans la maison, comme il l'aurait fait s'il avait été un des habitants, mais s'arrêta et échangea quelques phrases avec une dame à tirebouchons. Puis, il sortit et descendit la rue.

Jocelyn Barnard était déjà dans la papeterie.

—Je devais voir ici un de mes amis, nommé Jones, dit-il. Mais j'arrive en retard. Pourriez-vous me dire, madame, dans quelle direction il est parti?

—Il sort d'ici monsieur, et m'a priée de recevoir pour lui certaines lettres. Il avait des lunettes bleues.

—C'est parfaitement lui. A-t-il monté, ou descendu la rue?

—Je n'en sais absolument rien, monsieur, répondit aimablement la vieille dame.

Mais Barnard le savait parfaitement, lui. Quelques efforts de ses longues jambes le mirent en contact avec M. Jones. Le vénérable personnage avait retiré ses lunettes et rentrait chez lui, la conscience satisfaite. L'étudiant le reconnut du premier coup d'œil.

—Bonté du ciel? pensa-t-il, c'est l'homme que nous avons surpris à espionner l'autre jour. Comment diable Mark l'appelle-t-il? Garker? ... Basket?... Non Bartle. C'est bien cela. Vieux renard! Mais tu t'es trompé de piste. Tu as pris Marion pour Monica!

XXIX

MARK TANGYE VEND QUELQUES PEINTURES.

Mark Tangye, connu de Morton sous son pseudonyme de Guy Chesters, n'eut pas lieu de regretter l'autorisation qu'il avait accordée de visiter son atelier. L'ancien prospecteur s'y présenta d'assez bonne heure, et peu de temps après le jeune homme était plus riche de quelques billets de banque.

—J'aime votre façon de peindre, lui avait dit Morton, vous avez le sens de la vérité, de l'impression juste, et en même temps vous vous donnez la peine de dessiner, ce que les impressionnistes d'à présent négligent avec un ensemble digne de remarque. Si vous y consentez, je vous prendrai ce clair de lune et ce cimetière de l'église Saint-Paul. Essayez autre chose sur Londres, et faites-moi choisir, d'ici à quelque temps.

Guy Chesters remercia et promit.

—Voulez-vous m'envoyer ceci Quetta Street, et régler?

Morton avait tiré de sa poche un épais portefeuille bourré de billets de banque.

Le jeune homme ne put s'empêcher de rougir en recevant le premier argent que lui procurait son travail.

—Et maintenant, poursuivit le petit vieillard, c'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez fait le portrait de Mlle Monica, dans le salon des Fernyhough?

—Sans doute, répondit Mark en rougissant un peu plus fort.

Morton prit dans sa poche une enveloppe, et dans cette enveloppe une photographie jaunie.

—Pourriez-vous, d'après ce document, me faire un portrait semblable? Pourriez-vous, surtout, le faire dans le plus grand secret?

—Je l'espère.

—Je vais vous confier une mission excessivement délicate que j'ai l'intention de payer très largement ce qu'elle vaut. Je n'y mets qu'une condition, c'est qu'aucune confidence ne sera faite à M. Fernyhough et à ses deux filles. Consentez vous?

—Si le travail que vous voulez me confier n'est pas au-dessus de mes forces, vous avez naturellement le droit monsieur, d'y attacher les conditions qu'il vous plaît. Et je crois pouvoir vous répondre de ma discrétion.

—Décidez donc vous-même. Je vous tiens pour un homme d'honneur, et votre parole me suffit. Vous ne me poserez aucune question, et, que vous acceptiez ou non, personne ne saura rien de ce qui vient d'être dit entre nous?

—Je vous le promets.

—Voici donc le portrait.

—Oh! s'écria immédiatement Guy Chesters, comme cette jeune femme ressemble à Monica!

—Ce n'est cependant pas elle, répondit froidement Morton. Acceptez-vous la commande? Vous ferez le prix vous-même.

—Oh! monsieur! c'est trop vite...

—Cela veut dire que, vous acceptez?... J'en suis ravi. Les yeux et les cheveux de la même nuance que ceux de mademoiselle Monica. Le teint légèrement plus pâle. Cette photographie est imparfaite. Elle ne me satisfait pas. Vous pouvez la compléter en prenant vos indications sur le visage de votre charmante fiancée. La ressemblance que vous avez remarquée peut devenir plus frappante encore sans inconvénient. Elle peut aller jusqu'à ce que nous appelons l'air de famille. Saisissez-vous?

Le peintre écoutait, surpris. Il ne se permettait aucune question.

—Et si, poursuivait Morton, vous pouviez voir ce portrait avec les yeux dont vous avez vu Mlle Monica, vos yeux d'amoureux qui l'ont animée et idéalisée, tout serait pour le mieux. Quant à ce mauvais portrait, prêtez-en bien soin s'il vous plaît. Je n'en ai pas d'autre. Et j'y tiens beaucoup...

La voix du vieillard s'était légèrement altérée en prononçant ces derniers mots. Il prit son chapeau et ses gants et se dirigea vers la porte de l'atelier.

—Ah! dit-il encore, il y a une chose qu'il faut que vous sachiez: cette indication peut vous être utile. Cette jeune femme a été mère. Et la lumière de l'amour maternel brillait sur ses traits d'une manière infiniment douce?...

Morton s'attendrissait visiblement; l'étonnement du jeune peintre allait en grandissant. Le petit vieillard réagit avec brusquerie.

—En somme, dit-il d'un ton plus ferme, c'est plutôt un service que je vous demande qu'une affaire que je vous propose. Soyez certain, monsieur, que je saurai reconnaître la sympathie dont vous aurez fait preuve envers moi.

Il sortit, laissant Mark Tangye en proie à une rêverie profonde. Qui était cette femme, au portrait de laquelle Morton tenait tant? Et pourquoi, pourquoi surtout, ressemblait-elle tellement à Monica qu'on les aurait volontiers confondues? Pourquoi cet attendrissement subit, qu'avait montré le vieillard, et qui cependant ne paraissait pas être dans sa nature positive.

Le jeune peintre tournait et retournait le portrait, comme pour lui demander un indice, une lumière quelconque. Mais rien. Le nom même du photographe avait été soigneusement gratté, par crainte, sans doute, d'une enquête. Et Mark avait sous les yeux un joli visage très doux, dont l'expression générale était bien la même que celle qu'il connaissait à sa fiancée, mais impénétrablement muet. Si un hasard quelconque ne le mettait pas sur la voie, jamais le jeune homme ne connaîtrait, sans doute, la solution de ce problème troublant.

Sur ces entrefaites, un double coup retentit à la porte, et Jocelyn Barnard entra.

—Devine qui je viens de recevoir? lui dit le peintre.

—Je ne suis pas très fort en devinettes.

—M. Morton, ton co-locataire de Quetta Street.

—Ah!...Alors?

—Oh! sois tranquille, je me suis rappelé tes extraordinaires avertissements. Pour lui, je suis toujours Guy Chesters. Mais regarde. (Et l'artiste montrait une poignée de banknotes.) Il m'a acheté deux de mes machines. Il n'est pas mauvais juge, au fond.

Jocelyn Barnard se grattait le menton.

—Tu ne lis pas beaucoup les journaux, n'est-ce pas?

—Non. Pas beaucoup. Pourquoi?

—Alors, tu ne sais rien de la réunion des actionnaires de la Compagnie de l'Oural?

—Si! si! je sais. Mon père, pour appeler les choses par leur nom, a été blackboulé.

—Exactement. Et sais-tu quel est l'homme qui lui a joué ce vilain tour?

—Non.

—Morton.

—Qu'est-ce que tu dis là?

—Morton, parfaitement, le même Morton que tu quittes. Ca lui a coûté la bagatelle d'un demi-million de livres sterling.

—Il n'est pas possible!

—C'est arrivé.

—Et j'ai encore une commande de lui?

—De Morton?

—De Morton.

—Quelle commande?

—Je crois pouvoir te le dire à toi. Je n'ai promis le secret qu'en ce qui concerne Fernyhough et ses filles. Et je ne comprends d'ailleurs encore pas pourquoi. Mais voilà. Je suis chargé de glorifier en peinture cette mauvaise photographie.

Barnard contempla longuement le portrait et un étrange frisson le parcourut de la tête aux pieds.

—Mark, dit-il, cette figure n'est pas nouvelle pour moi.

—Ni pour moi. Tu ne vois pas à quel point elle ressemble à Monica...

—La dernière fois que je l'ai vue, c'était dans l'album des Fernyhough?

—Oui, et quand j'ai demandé à Marion qui c'était, elle m'a répondu par le nom de sa sœur Millicent, fille ainée de Ben, morte il y a trois ans. Elle avait épousé un certain Calvert, ami et associé de ton père, et qui disparut mystérieusement en Russie. Ton père est revenu seul en Angleterre. Millicent est morte de chagrin.

XXX

M. BARTLE VA EN VISITE.

Mark Tangye regarda tour à tour, et à plusieurs reprises, l'étudiant et la photographie.

—J'ai entendu parler de ce Calvert, dit-il. On pense qu'il a commis l'imprudence de sortir du camp russe, pendant la nuit, et qu'il a trouvé la mort dans la forêt environnante. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'a plus jamais eu de ses nouvelles. Ceci se passait, si je ne me trompe, à l'époque où mon père découvrait les mines de platine de l'Oural. Ainsi, Calvert avait épousé Millicent, la sœur de Monica. Quelle singulière coïncidence! Mais qu'as-tu, Jos? Tu parais préoccupé.

L'étudiant avait mis la main sur l'épaule de son ami.

—Comment se fait-il que Morton possède le portrait de Millicent Fernyhough? Et pourquoi veut-il en faire une peinture?

Mark réfléchit un instant.

—Peut-être, suggéra-t-il, a-t-il aimé cette jeune fille avant qu'elle soit la femme de Calvert. C'est étrange, en effet. Et pourquoi me demande-t-il le secret vis-à-vis du vieux Ben et de ses filles?

(A continuer)

A VENDRE
AUX BUREAUX DE L'ABEILLE
"MANDEVILLE"
Précis historique — avec photogravures, par un Créole-Chactas. $1.50.

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 11 mars 1843. Local de la société, 1820 Ste. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bonnemer; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

L'Union Française, fondée le 12 octobre, 1872. Local de la société, 928 Rue des Remparts. (Ecole gratuite pour filles.) Officiers; Président, Emile J. Ecuyer; Vice-Président, F. Surmerly; Secrétaire, René F. Clerc. Séances le 1er mercredi de chaque mois, au local de la société.

Société des Bouchers, organisée en 1866, incorporée le 17 octobre 1867. Officiers: Président, Sylvain Dumestre; Vice-Président, Maurice Cazabonne; Secrétaire, Paul Vanderborre. Séances le 1er jeudi de chaque mois, chez Laudumiey & Cie, 112 Rue des Remparts.

Société d'Assistance et de Bienfaisance Mutuelle de St. Maurice, organisée le 29 janvier 1874. (Fête anniversaire le 22 septembre.) Officiers: Président, Emile J. Naudon; Premier Vice-Président, Mataeas Router; Deuxième Vice-Président J. P. Bouvier; Secrétaire, Nemours H. Nunez, Jr. Réunions générales le dernier jeudi de chaque mois. Salle de réunions au coin des rues Chartres et Charbonnet.

L'Athenée Louisianais, organisée le 12 janvier 1876. Officiers: Président, Bussière Rouen; Premier Vice-Président, Edgar Grima; Deuxième Vice-Président Charles F. Claiborne; Secrétaire, Lionel C. Durel; Assistant-Secrétaire, André Lafargue. Jours de réunions fixés par le comité; local des réunions aux bureaux du Président, Banque Hibernia.

La Société Protectrice des Laitiers, organisée en 1879. Incorporée en 1884. Officiers: Président, John Bordes; Vice-Président, N. Charouleau; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalot. Séances le premier lundi de chaque mois. Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildstein; Premier Vice-Président; Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabezies; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le second vendredi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle: Deuxième Vice-Président, L. Fournier; Trésorier, J. Darribère; Secrétaire aux minutes, A Daste, Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

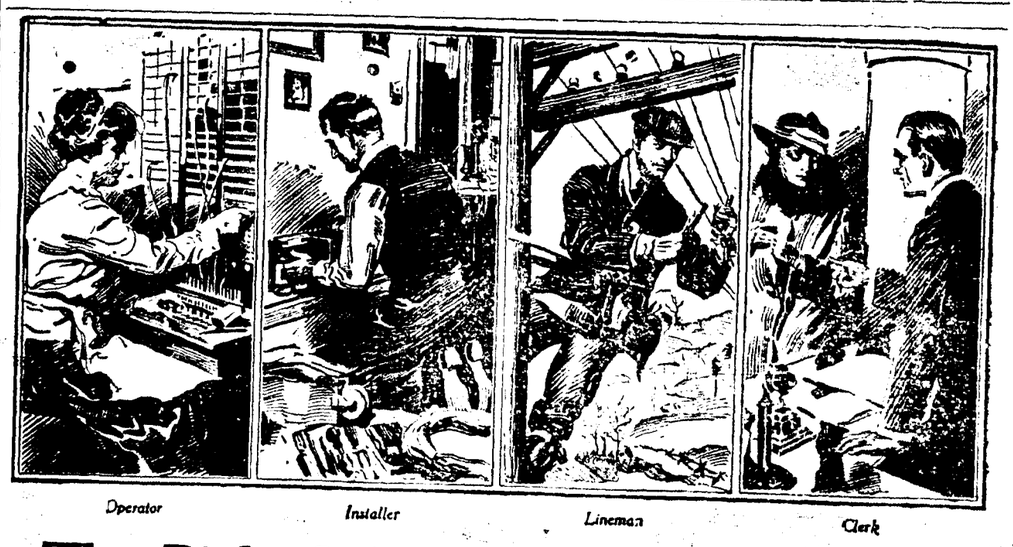
L'Alliance Franco-Louisianaise, fondée le 16 octobre, 1908. Officers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Ecuyer; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions à l'Union Française, 928 Rue des Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p. m.

Le Secours à la France, fondée en août 1916. Local social, 740 avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Maurin; Deuxième Vice-Président, J. Darribère; Trésorière, Mlle Amélie Pujol; Secrétaire, Mlle M. Despaux. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels la France, fondée le 16 avril, 1894. Officiers: M. le Consul de France Président d'Honneur; Président, H. J. Preau; Vice-Président, F. Laudumiey; Secrétaire, J. Serio; Trésorier, A. Gaillard. Local social chez F. Laudumiey & Cie., 1112 Rue des Remparts. Séances le troisième mercredi de chaque mois, au local de la société.

"Hold-Tight" 2 FOR 25¢
WHITE OR GRAY 25¢ EACH
CAP OR FRINGE SHAPE
"Hold-Tight" hair nets enjoy an enviable national reputation and the friendship of millions of women—
"Hold-Tight" hair nets are made of the finest real human hair. All shades. EVERY "HOLD-TIGHT" HAIR NET GUARANTEED OR MONEY REFUNDED. ORDER AT YOUR FAVORITE STORE. IF THEY CANNOT SUPPLY YOU, WRITE U.S. STATE COLOR AND SHAPE.
HAIR NETS
ADOLPH KLAR
221-4TH AVENUE NEW YORK
"HOLD-TIGHT" HAIR WAVERS 10¢ A PACKAGE "HOLD-TIGHT" VEIL WITH ELASTIC 10¢ EACH

"BLUE BONNETS" The Aristocrat of New Fabrics.
The exquisite quality of this new cloth is only equaled by its practical utility. Transcendently beautiful, yet firm, full bodied and wonderfully durable. Wears without wrinkling, repels dust, launders beautifully. Absolutely dye fast. Eminently suitable for all manner of costumes in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings.
If your dealer doesn't carry "Blue Bonnets" send us this ad with name of dealer and we will send him samples and notify him of your request.
LESHER WHITMAN & CO. Inc., 881 Broadway, N. Y.



Operator Installer Lineman Clerk

The Picked Army of the Telephone

The whole telephone-using public is interested in the army of telephone employees—what kind of people are they, how are they selected and trained, how are they housed and equipped, and are they well paid and loyal.

Ten billion messages a year are handled by the organization of the Bell System, and the task is entrusted to an army of 200,000 loyal men and women.

No one of these messages can be put through by an individual employee. In every case there must be the complete telephone machine or system in working order, with every manager, engineer, clerk, operator, lineman and installer co-operating with one another and with the public.

The Bell System has attracted the brightest, most capable people for each branch of work. The training is thorough and the worker must be specially fitted for his position.

Workrooms are healthful and attractive, every possible mechanical device being provided to promote efficiency, speed and comfort.

Good wages, an opportunity for advancement and prompt recognition of merit are the rule throughout the Bell System.

An ample reserve fund is set aside for pensions, accident and sick benefits and insurance for employees, both men and women. "Few if any industries," reports the Department of Commerce and Labor, "present so much or such widely distributed intelligent care for the health and welfare of their women workers as is found among the telephone companies."

These are some of the reasons why Bell telephone service is the best in the world.

AMERICAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY
AND ASSOCIATED COMPANIES
One Policy One System Universal Service

WRIGLEY'S
All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find—it is on sale everywhere.
Look for, ask for, be sure to get WRIGLEY'S
The Greatest Name In Goody-Land
WRIGLEY'S SPEARMINT THE PERFECT GUM MINT-LEAF FLAVOR
SEALED TIGHT
WRIGLEY'S DOUBLEMINT CHEWING GUM PEPPERMINT
KEPT RIGHT
WRIGLEY'S JUICY FRUIT CHEWING GUM THE FLAVOR LASTS
WRAPPED IN UNITED COUPONS
18
The Flavor Lasts

1200 New York Doctors Fighting Poison Gas.
Do you know that you folks at home as well as the brave boys "over there" are menaced by "poison gas"—the insidious kind that steals away health and the joy of living, in the perpetually recurring disturbances resulting from a gassy, sour stomach.
1200 New York physicians regularly prescribe JOHN'S DIGESTIVE TABLETS as the most perfect form of relief known for these stomach disorders. The TABLETS are highly beneficial for gastric and intestinal indigestion, heartburn, acid or sour stomach, flatulence and gastric catarrh. They sure do vanish that poison gas which is the basis of most stomach ailments, as well as banish bad breath which usually heralds that gas-filled stomach.
Get the TABLETS at your drug store. They insure quick, lasting relief by taking three to six dissolved in a glass of water or chewed before swallowing. Have JOHN'S DIGESTIVE TABLETS handy in the dining room for chronic cases of gastric or intestinal indigestion—as one or two TABLETS should be taken before each meal
L. D. JOHNS CO.,
1123 Broadway New York City